sifiée, qui n'est pas le **pur** affrontement classe contre classe dont rêvent les dogmatiques.

Sur la forme du journal : premier point — elle existe aussi séparément du fond. Il n'est **pas vrai** qu'il suffit d'avoir bien compris ou de bien connaître pour bien écrire (nous ne parlons pas de « littérature», mais de style simple et direct, d'articles construits, de chapitres logiques, etc., bref d'une certaine forme de pédagogie dans l'écriture). Il n'est pas vrai qu'un dirigeant de secteur **écrira** mieux sur son secteur que quiconque : il saura et comprendra mieux, certes, mais ce qui se conçoit bien ne s'énonce pas forcément clairement, et ce qui est clair pour les uns peut ne pas l'être pour les autres. Le style, la ré-écriture des articles existent donc **à côté** du fond des dits articles, car il ne s'agit pas du même processus : **l'élaboration d'une ligne politique n'est pas l'élaboration de sa concrétisation dans un journal.** Pour ne pas l'avoir admis, pour avoir écrasé entre la technique et la politique tout le processus **autonome** de création d'un journal, pour avoir, en fait, placé la politique à tous les postes pour être sûrs qu'elle serait bien au poste de commande, nous avons massacré, l'un après l'autre, plusieurs Comités de Rédaction, qui n'en pouvaient mais.

Aujourd'hui le problème se pose de façon aigüe : faire un journal ouvrier, c'est **aussi** faire des articles lisibles. En clair : c'est faire ré-écrire la totalité de ceux-ci par les rédacteurs du journal. Pour les raccourcir. Pour les charpenter. Pour les transcrire en phrases courtes. Pour en élaguer les mots incompréhensibles, les allusions sectorielles, les allusions internes, les « private jokes ». Pour les doubler d'encadrés historiques, politiques, géographiques, chiffrés, donnant un aperçu général du problème traité. Démagogie et mépris des ouvriers ? Au contraire : prise en considération qu'après une journée harassante (ouvrière ou pas, ce n'est pas le problème) la lecture d'un journal politique doit savoir rester **agréable et reposante.** Combien ne nous lisent pas parce que Rouge est souvent aussi difficile à déchiffrer qu'un traité ou un journal officiel ?

D'autant plus que le problème de la presse a quand même pas mal — techniquement — évolué depuis Lénine. Il y a eu « universalisation de l'information », diversification, modernisation. On pouvait s'adresser d'une certaine façon à un ouvrier russe en 1902 (à qui le journal apportait les **seules nouvelles** qu'il avait concernant la lutte de classes) ; on ne peut s'adresser de la même manière à un ouvrier qui a, tous les soirs à la TV, des images du Vietnam, ou le Président de la République à domicile. Notre journal ne peut plus être une succession de colonnes serrées illustrées tant bien que mal par des photos difficilement choisies. Il doit être un « mode d'expression » en lui-même, écriture politique et graphisme politique.

Et nous en venons au dernier point. Avec des pincettes : **Rouge est un journal triste.** Il ne devrait pas l'être. Nous voulons dire : rien ne l'oblige à l'être. Aucun orthodoxe ne nous convaincra que, pour être un trotskyste sérieux, il faut être un trotskyste triste. Aucun spécialiste ouvrier ne nous convaincra que pour toucher les ouvriers, il faut être triste, ou que la classe ouvrière « ne comprend pas la fantaisie ». Et à ceux qui nous ont déjà répondu en disant « la plaisanterie, d'accord, mais il faut savoir s'arrêter », nous répondrons que le problème actuel, **concret**, n'est pas de savoir s'arrêter, mais, précisément, de savoir **commencer.** La **subversion** (et pas la subversion maoïste, mais la **subversion totale** qui consiste à lutter consciemment pour la destruction de l'ordre bourgeois) comporte un potentiel énorme de rire et d'ironie qui est totalement gommé — par prudence, oh prudence que de crimes ne commet-on pas en ton nom ! — de notre journal. Et qu'on ne vienne plus nous seriner à nouveau que notre incapacité à être plaisants, agitatoires, **subversifs** dans notre presse vient de la lourdeur de notre tâche historique et du poids de notre ligne politique, poids qui ne pèse ni sur les autres journaux ni sur les autres groupes. Nous disons qu'**au contraire**, la cohérence d'une ligne politique clairement définie et la réalisation de tâches organisationnelles sans ambigüité, peuvent nous permettre d'avoir un journal à cent coudées au-dessus des autres. Le tout est d'en être convaincus (de cesser de faire des complexes), et de le vouloir. En fait, de comprendre, autrement qu'en théorie, ce qu'est réellement la politique.

● D- LE SECRETARIAT DE REDACTION, INSTANCE POLITIQUE

I — Méthode : Rouge doit s'adresser à l'avant-garde ouvrière. Plus précisément, **il doit la gagner à sa lecture.** Il en est incapable dans sa forme actuelle. Le projet stratégique qui doit gouverner notre hebdomadaire central, sa formule, son contenu, est clairement fixé. L'échec actuel, l'impossibilité d'atteindre ce but si l'on suit les mêmes rails, sont tout aussi fixés. C'est de cela qu'il faut partir. **Ce qui fera de Rouge le journal de l'organisation, c'est en premier lieu son adéquation au projet ci-dessus fixé,** et non qui l'écrit. Ce n'est qu'ensuite, maintenant, que nous pouvons mettre sur la table les moyens d'atteindre le but choisi. Ce n'est que maintenant qu'il faut parler en termes de fonctionnement.

II — Comment ? : Réaliser un journal politisant sans cesse son public, l'éduquant sans relâche à penser en termes politiques d'ensemble, à dépasser tout horizon sectoriel, exige par retour immédiat que ceux qui le réalisent soient eux-mêmes aptes à dépasser la vision d'un secteur déterminé, toute vue morcellée, amputée, de la politique, mais bien au contraire qu'ils acquièrent **une conscience d'organisation des plus élevées.**

III — Alors qui ? Trois cas, la troisième solution étant la bonne selon nous : Rouge écrit par les dirigeants ou rédacteurs des commissions, par le BP ou enfin par un secrétariat de rédaction, élu à cette fin sur la base d'un projet politique précis.

• **Les commissions** : C'est **le système actuel.** Il y a bien au SR des camarades non liés à un secteur déterminé, une demi-dizaine, pas plus, écrivant sur tout et rien, suivant la demande. Mais cela ne change rien à l'affaire et ne renverse aucunement la vapeur. La balance penche du côté des commissions dont les rédacteurs « réservent » une semaine à l'avance la majorité des 16 pages. Ainsi, les rédacteurs « tous azimuths » n'ont pas pu réellement progresser au sein du SR : ils géraient